

**L'OUBLI DU DICTATEUR DANS L'AUTOMNE DU
PATRIARCHE DE GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ**

**THE DICTATOR'S OBLIVION IN THE AUTUMN OF THE
PATRIARCH BY GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ**

**EL OLVIDO DEL DICTADOR EN EL OTOÑO DEL
PATRIARCA DE GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ**

Diana-Adriana LEFTER¹

Résumé

Notre travail propose une approche du personnage principal du roman L'Automne du Patriarche, envisagé comme être solitaire et oublié. En partant de l'affirmation de Gabriel García Márquez que le dictateur est le seul personnage mythique produit par l'Amérique Latine, nous montrons, à l'aide de la théorie de Claude Lévi-Strauss que la dimension mythique du patriarche se construit justement par le drame de la solitude et de l'oubli. La rupture/oubli entre le dictateur-patriarche et son peuple va en parallèle avec une rupture/oubli de soi-même, le but étant la préservation du pouvoir et l'acquisition, par le détenteur de celui-ci, d'une dimension mythique. Le mécanisme de l'oubli est le même, dans les deux cas : l'interruption de la communication – l'incommunication – comme résultat de l'effacement de la mémoire.

Mots-clés : solitude, oubli, incommunication, mémoire, dictateur

Abstract

Our paper is an analysis of the main character of the novel The Autumn of the Patriarch, who is viewed as a solitary and forgotten human being. Starting from García Márquez's statement that the dictator is the only mythical character created by Latin America, we demonstrate – using the theory of Claude Lévi-Strauss – that the patriarch's mythical dimension is the very result of his solitude and oblivion. The distance / oblivion between the dictator and the people is doubled by a self oblivion; the aim is his becoming a mythical character. The mechanism of oblivion is similar, in both cases: the ceasing of communication – the incommunication – as a result of the memory erasure.

Keywords: solitude, oblivion, incommunication, memory, dictator

Resumen

Nuestro trabajo propone un enfoque del personaje principal de la novela El otoño del patriarca, previsto como persona solitaria y olvidada. Partiendo de la afirmación de Gabriel García Márquez que el dictador es el único personaje mítico

¹ diana_lefter@hotmail.com, Université de Pitesti, Roumanie.

producido por América Latina, mostramos, utilizando la teoría de Claude Lévi-Strauss, que la dimensión mítica del patriarca se construye precisamente por medio de este drama de la soledad y olvido. La ruptura/el olvido entre el dictador-patriarca y su pueblo existirá paralelamente con una ruptura/olvido de sí mismo, la finalidad estando preservar del poder poseído y adquirir una dimensión mítica. El mecanismo del olvido es el mismo en ambos casos: la suspensión de la comunicación- la incomunicación- como resultado de la memoria borrada.

Palabras clave: soledad, olvido, incomunicación, memoria, dictador.

Le roman de la dictature, un produit culturel typique de l'Amérique Latine

L'Amérique Latine est un espace géographique, culturel et politique où l'expérience de la dictature a été vécue dans la plupart des pays de la région. Dans un tel, contexte, la dictature et le dictateur représentent des topoï de la littérature, donnant naissance à *la novela del dictador*, le roman du dictateur, « la tradición temática mas claramente autóctona de la literatura latinoamericana »¹, genre narratif incontournable de la littérature du *boom*. Centré sur le personnage du dictateur, le roman du dictateur met en premier plan des thèmes essentiels, tels le pouvoir et la solitude du dictateur, traduits en isolement, claustration, incommunication.

En 1975 paraît *El Otoño del Patriarca* de Gabriel García Márquez, texte qui répond, selon les paroles mêmes de l'auteur, à un besoin personnel et militant à la fois : écrire le roman du dictateur², pour sonder « le pouvoir, le mystère du pouvoir »³.

Le roman apparaît donc comme le résultat de ce besoin de donner voix littéraire à un phénomène politique, historique, voire culturel qu'il étudie avec application : le docteur Duvalier de l'Haïti, le président Francia du Paraguay, Hernández Martínez de El Salvador, Juan Vicente Gómez du Venezuela, tous des dictateurs dont García Márquez connaît l'exercice du pouvoir et les plus curieuses

¹ Gonzales Echeverria, Roberto, *The Voice of the Masters. Writings and Authority in Modern Latin American Literature*, UTP, Austen, Texan, 1985, p. 65.

² Comme il est bien connu, et García Márquez le rappelle dans ses conversations avec Apuleyo Mendoza, à l'époque, Miguel Angel Asturias avait déjà publié *Señor Presidente*, que García Márquez qualifie de « pésima » (Apuleyo Mendoza, Plinio, *El olor de la Güayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, Bogotá, 2005, p. 130). Il revenait donc à García Márquez de rebâtir cette typologie romanesque.

³ « el poder, el misterio del poder » (Apuleyo Mendoza, Plinio, *El olor de la Güayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, Bogotá, 2005, p. 130).

pratiques. De leurs traits caractéristiques et inhabituelles coutumes, García Márquez emprunte pour son patriarche, dictateur qui n'est finalement ni l'une ni l'autre de ces figures historiques, mais une synthèse de tous ces individus :

- *Mi intención fue siempre la de hacer una síntesis de todos los dictadores latinoamericanos, pero en especial del Caribe. Sin embargo, la personalidad de Juan Vicente Gómez era tan imponente, y además ejercía sobre mí una fascinación tan intensa, que sin duda el patriarca tiene de él mucho más que de cualquier otro.*¹

Le dictateur de García Márquez : oubli et solitude

Dans ses conversations avec Plinio Apuleyo Mendoza, García Márquez dressait en ces mots le portrait de son patriarche-dictateur : « un dictador muy viejo, incocebiblemente viejo, que se queda sol en un palacio lleno de vacas »².

C'est la définition de la solitude qui caractérise le pouvoir, le pouvoir dictatorial, une solitude – thème récurrent chez García Márquez³ – qui marque la séparation totale, l'incommunication du dictateur : séparation temporelle, car le dictateur se soumet à un temps a-historique, presque mythique⁴, séparation spatiale – le dictateur vit dans un palais-forteresse impénétrable et séparation humaine, car personne ne le connaît (plus) vraiment, peut-être même pas soi-même.

Placer le dictateur dans cette temporalité a-historique lui procure des dimensions mythiques, mais cela a comme pendant l'incommunication et l'oubli du sujet : le dictateur est oublié par les autres, par le temps, il s'oublie soi-même.

Rappelons, à ce moment, que selon Claude Lévi-Strauss, l'oubli est une « véritable catégorie de la pensée mythique »⁵, un motif

¹ Idem., pp. 130-131.

² Idem., p. 132.

³ Rappelons aussi que le discours de réception du Prix Nobel pour la littérature, prononcé par García Márquez a comme titre *La Solitude de l'Amérique Latine (La Soledad de América Latina)*.

⁴ [...] *el dictador es el único personaje mitológico que ha producido la América Latina*. (Apuleyo Mendoza, Plinio, *El olor de la Güayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, Bogotá, 2005, p. 137).

⁵ Lévi-Strauss, Claude, *Mythe et oubli* (pp. 253-263) in *Le regard éloigné*, Plon, Paris, 1983, p. 252.

qui sert à fonder des pratiques rituelles¹. Nous considérons, donc, que toute la vie, toute l'existence, l'évolution et surtout l'involution du patriarche – une existence ritualisée ou bien qui comprend des rituels – se trouve sous le signe de l'oubli et du malentendu².

Rappelons aussi que García Márquez considère que le pouvoir absolu dispose à l'isolement, donc à la solitude, bien qu'il soit la plus haute réalisation de l'homme. *L'Automne du Patriarche*, ce « poème sur la solitude du pouvoir »³ se présente donc comme l'expression artistique de l'intérêt de Gabriel García Márquez pour le pouvoir et pour son fonctionnement :

*[...] siempre he creído que el poder absoluto es la realización más alta y más completa del ser humano, y que por eso resume a la vez toda su grandeza y toda su miseria [...] el resultado es la incommuniación del poder – un problema de información que termina por aislar [...] de la realidad invasiva y cambiante.*⁴

Nous allons donc considérer que la solitude du dictateur est la conséquence, le résultat de l'oubli : le dictateur est seul parce que le peuple l'a oublié, parce qu'il vit dans un temps oublié, parce qu'il s'est oublié soi-même.

Le temps de l'oubli

La séparation entre le dictateur-patriarche et son peuple est progressive et va en parallèle avec une séparation de soi-même. En s'éloignant de son peuple, dans l'isolement qu'il choisit comme moyen de protection, le patriarche oublie son peuple et s'en fait oublier. De même, il s'impose un oubli de soi, toujours pour la préservation du pouvoir. Le mécanisme de l'oubli est le même, dans les deux cas : l'interruption de la communication – l'incommunication – comme

¹ Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 259.

² *L'oubli nous apparaissait comme un défaut de communication avec soi-même [...] l'oubli formerait système avec le malentendu, défini comme un défaut de communication avec autrui et avec l'indiscrétion, définie comme un excès de communication, aussi avec autrui.* (Lévi-Strauss, *op. cit.*, pp. 253)

³ *poema sobre la soledad del poder.* (Apuleyo Mendoza, Plinio, *El olor de la Güayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, Bogotá, 2005, p. 134)

⁴ *Idem.*, pp. 130-140.

résultat de l'effacement de la mémoire : « la memoria del protagonista se esfuma »¹

Le patriarche conserve un seul lien avec son passé et avec la vérité de soi, un lien contre l'oubli : sa mère. Le lien avec la mère est d'ailleurs essentiel, comme nous l'avons montré ailleurs², celle-ci étant la seule autorité à laquelle le dictateur se soumet, la seule qui renverse le rapport de pouvoir ; de plus, il n'y a aucun contrepoids paternel à cette figure maternelle, qui devient ainsi dominatrice : « la bastardía, la ausencia de la figura paterna será un rasgo más que determinante de la configuración del personaje »³.

Le palais présidentiel, espace démarqué du pouvoir dictatorial, se situe aussi dans une temporalité oubliée, mythisée, signe concret de l'oubli du peuple. En fait, le détenteur du pouvoir, en s'isolant dans sa forteresse, a oublié son peuple, mais le peuple, à son tour, a oublié le patriarche, a oublié son existence physique même, sa vraie image, réduite, dorénavant, à des images imaginées, construites sur les souvenirs des autres.

Les références à une temporalité passée, mais imprécise et tombée dans l'oubli sont récurrentes dans la description de l'espace du dictateur⁴. De plus, l'intérieur et l'extérieur du palais ne se soumettent pas à une même temporalité : au temps chronologique, historique, de l'extérieur s'oppose un temps a-historique, mythique, de l'intérieur :

*Fue como penetrar en el ámbito de otra época,
porque el air era más tenue en los pozos de escombros de la
vasta guarida del poder. (p. 5)*

La mémoire du peuple s'estompe progressivement, dans le passage du temps, qui devient a-historique : l'oubli s'installe. Pour son peuple, le dictateur est seulement un despote solitaire⁵, a-temporel et détaché du quotidien (*el despotismo de siglos*, p. 26), dont

¹ Moreno Turner, Fernando, *La madre del dictador. Otra lectura para « El otoño del patriarca »* in « Meridional », Revista Chilena de Estudios Latinoamericanos, Número 6, abril 2016, p. 18.

² Lefter, Diana-Adriana, *Poder y seducción del femenino en El Otoño del Patriarca de Gabriel García Márquez*, in « Studii si cercetari filologice. Seria Limbi Romanice », no. 8/2010, Editura Universitatii din Pitesti, pp. 44-55.

³ Moreno Turner, Fernando, *op. cit.*, p. 26.

⁴ *el tiempo estancado, el letargo de siglos* (p. 5)

⁵ *despota solitario* (p. 8).

les gens méconnaissent le vrai visage : c'est l'une des formes de l'oubli.

Nous considérons que les six morts successives ou les six narrations de la mort du patriarche, racontées par un *nous* « que identificamos la mayoría del tiempo como el pueblo en general, pero también representa voces individuales »¹ représentent aussi une manifestation de l'oubli du peuple, aux yeux duquel la mort du général se réitère six fois, ou bien on la raconte six fois, avec des détails presque identiques, cherchant, en effet, par la répétition, la confirmation de l'identité oubliée du président.

Observons les six scènes du cadavre :

I. *La primera vez que lo encontraron, en el principio de su otoño, la nación estaba todavía bastante viva como para que él se sintiera amenazado de muerte hasta en la soledad de su dormitorio, y sin embargo gobernaba como si se supiera predestinado a no morir jamás.* (p. 10)

II. *La segunda vez que lo encontraron carcomido por los gallinazos en la misma oficina, con la misma ropa y en la misma posición, ninguno de nosotros era bastante viejo para recordar lo que ocurrió la primera vez, pero sabíamos que ninguna evidencia de su muerte era terminante, pues siempre había otra verdad detrás de la verdad.* (p. 47)

III. *Así lo encontraron en las vísperas de su otoño, cuando el cadáver era en realidad el de Patricio Aragonés, y así volvimos a encontrarlo muchos años más tarde en una época de tantas incertidumbres que nadie podía rendirse a la evidencia de que fuera suyo aquel cuerpo senil carcomido de gallinazos y plagado de parásitos de fondo de mar.* (p. 89)

IV. *Sin embargo, mientras se adelantaban los trámites para componer y embalsamar el cuerpo, hasta los menos cándidos esperábamos sin confesarlo el cumplimiento de predicciones antiguas [...]* (p. 129)

V. *Poco antes del anochecer, cuando acabamos de sacar los cascarones podridos de las vacas y pusimos un poco de arreglo en aquel desorden de fábula, aún no habíamos*

¹ Palencia-Roth, Michael, *El círculo hermenéutico en « El otoño del patriarca »* in « Revista iberoamericana », no. 128-129/1984, p. 102.

conseguido que el cadáver se pareciera a la imagen de su leyenda. (p. 169)

VI. Ahí estaba, pues, como si hubiera sido él aunque no lo fuera, acostado en la mesa de banquetes de la sala de fiestas con el esplendor femenino de papa muerto entre las flores con que se había desconocido a sí mismo en la ceremonia de exhibición de su primera muerte, [...] tan inmediato y visible en su nueva identidad póstuma que por primera vez se podía creer sin duda alguna en su existencia real, aunque en verdad nadie se parecía menos a él, nadie era tanto el contrario de él como aquel cadáver de vitrina que a la medianoche se seguía cocinando en el fuego lento del espacio minucioso de la cámara ardiente [...] (p. 219)

On peut noter, à considérer en parallèle ces scènes, qu'il y a, à quelques différences, un tableau similaire, présentant l'image du cadavre, comme si l'oubli des autres les empêchait de présenter, chaque fois, l'image exacte ou comme si l'on revivait la même scène pour ne pas oublier que le patriarche est mort. La scène est présentée, chaque fois, par la voix d'un *nous* (*nosotros*) «en el que se entrecruzan diferentes voces narrativas»¹, comme si l'on avait besoin de mettre ensemble la mémoire de tous et de chacun pour réussir à construire cette image plongée dans un temps passé, mais incertain et que beaucoup ont oublié.

Dans toutes les scènes il y a une distance évidente entre le *nous* du narrateur collectif qui, sans acquérir une matérialité corporelle, se situe dans une temporalité logique, historique² et le corps/cadavre du dictateur, dont la seule évolution dans le temps est la pourriture, la décomposition.

Le président-dictateur échappe au temps chronologique aussi en se situant, mort, en dehors de la mort, car la première scène rappelle l'immortalité dans laquelle il avait toujours cru, comme s'il avait oublié son statut humain.

Toutes ces répétitions de la découverte du cadavre mettent en doute la vérité / la véracité de la mort du général, d'autant plus que

¹ Abad Montesinos, Jaime, *Poder, eternidad y dictadura: el Otoño del Patriarca de García Márquez. Notas para una lectura* in « Cuadernos del Hipogrifo » Revista de Literatura Hispanoamericana y Comparada, no. 2/2014, p. 89.

² Dans la première scène, *la nación estaba todavía bastante viva*, ensuite, dans la deuxième, *ninguno de nosotros era bastante viejo* nous fait penser aux générations, pour rester ensuite dans un passé indéfini.

le terme « cadavre », pour décrire le corps du dictateur, n'apparaît que dans la cinquième scène, alors que dans les quatre antérieures on soulignait le manque d'évidence de cette mort. C'est toujours la cinquième scène qui fait clair l'oubli du peuple : ils ne peuvent pas identifier le cadavre en le comparant à une image vécue du président, mais à une image que la légende en fournit. C'est l'oubli qui s'est installé.

L'image du cadavre ne s'éclaircit que dans la sixième scène, alors qu'elle devient évidente, c'est-à-dire réelle. Cela marque le passage du temps de l'oubli, celui a-chronologique, à celui historique. La nouvelle identité posthume du dictateur le fait sortir de l'oubli du peuple car ce n'est plus question d'établir une identité du cadavre selon la mémoire des autres, mais de constater une nouvelle identité. L'existence réelle du dictateur, que l'oubli des autres avait mise en doute, est confirmée non pas par le corps vivant, mais par le cadavre du général.

Les six scènes de la découverte du cadavre, mais surtout la sixième, avec sa construction presque théâtrale, nous apparaissent comme de vrais rituels dont la fonction est, selon la pensée de Lévi-Strauss, de « préserver la continuité du vécu »¹, c'est-à-dire de préserver, contre l'oubli, la mémoire des générations opprimées par le président.

De manière paradoxale donc, dans le cas du général, la vie se trouve sous le signe de l'oubli, tandis que la mort fait reparaître la mémoire.

La mémoire individuelle du dictateur se construit jalonnée par des repères féminins : la mère et « mi única y legítima esposa » (p. 133), Leticia Nazareno. Par contre, l'oubli de soi commence à s'installer à partir du moment où le dictateur trouve un double, dans la personne de Patricio Aragonés. La confusion entre les deux est si grande que l'oubli de soi s'installe jusqu'à le faire oublier non pas seulement son identité, mais même son nom².

¹ Lévi-Strauss, Claude, *op. cit.*, p. 259.

² [...] *un patriarca que ya no conoce, tal vez, ni su propio nombre.* Apuleyo Mendoza, Plinio, *El olor de la Güayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, Bogotá, 2005, p. 141)

L'oubli de soi touche, chez le général, un double plan : celui officiel – sa qualité de président – et celui personnel : fils de Benedicción Alvarado et époux de Leticia Nazareno.

Publiquement, il évolue du président qui garde le contact avec son peuple vers celui qui ne se définit que par rapport à soi et à l'éternité : « [...] porque lo que soy yo no me pienso morir más, qué carajo, que se mueran los otros, decía, hablando sin pausas para pensar, como si recitara de memoria [...]» (p. 36). Au moment où il rencontre Patricio Aragonés et voit dans cet homme son double, le président décide de faire de lui son sosie en public, se basant sur les évidentes similitudes physiques. Pourtant, le général ne réussit plus à gérer la séparation entre son existence publique et celle privée et commence à transformer Patricio Aragonés de manière à le faire aussi son double intime. Patricio va aimer comme le général¹, va être amené à effacer, par l'illettrisme induit, sa mémoire².

Dans la sphère privée, le général a deux repères qui l'aident à construire sa mémoire, l'une étant associée à l'oralité, l'autre à l'écriture. La mère, Benedicción Alvarado, est constamment associée à l'oralité. Elle est de manière obsessionnelle évoquée dans le discours du président avec sa qualité et son nom complet, comme s'il s'efforçait constamment à ne pas l'oublier, car elle représente le seul repère immuable, incontestable et éternisé de sa vie, ses uniques racines car, bâtard, il ne connaîtra jamais son père. La mère est pour le général un permanent outils contre l'oubli. Elle est pour lui l'histoire qu'elle raconte, les mots qu'elle (lui) dit :

[...] pero Bendición Alvarado era consciente de ser la única que se estaba muriendo y trataba de revelarle al hijo los secretos de familia que no quería llevarse a la tumba, le contaba cómo le echaron su placenta a los cochinos, señor, como fue que nunca pude establecer cuál de tantos fugitivos de vereda había sido tu padre, trataba de decirle para la historia que lo había engendrado de pie y sin quitarse el sombrero[...](p. 135)

¹ *Aquella confusión de identidades alcanzó su tono mayor una noche de vientos largos en que él encontró a Patricio Aragonés suspirando hacia el mar [...]* (p. 15).

² *[...] poniéndome a beber trementina para que se me olvidara leer y escribir con tanto trabajo como le costó a mi madre enseñarme [...]* (p. 28).

Leticia Nazareno est celle qui essaie de lui construire la mémoire en lui enseignant l'écriture et la lecture, c'est à dire les instruments de la civilisation humaine qui figent la mémoire, luttant contre l'oubli. En écrivant et en (re)lisant, le président s'attribue un nom propre qu'il rejette immédiatement¹ et fait la chronique de ses amours pour Leticia, pour ne pas (s)'oublier :

Sus únicos contactos con la realidad de este mundo eran entonces unas cuantas piltrafas sueltas de sus recuerdos más grandes, sólo ellos lo mantuvieron vivo después de que se despojó de los asuntos del gobierno y se quedó nadando en el estado de inocencia del limbo del poder, sólo con ellos se enfrentaba al soplo devastador de sus años excesivos cuando deambulaba al anochecer por la casa desierta, se escondía en las oficinas apagadas, arrancaba los márgenes de los memoriales y en ellos escribía con su letra florida los residuos sobrantes de los últimos recuerdos que lo preservaban de la muerte, una noche había escrito que me llamo Zacarías, lo había vuelto a leer bajo el resplandor fugitivo del faro, lo había leído otra vez muchas veces y el nombre tantas veces repetido terminó por parecerle remoto y ajeno, qué carajo, se dijo, haciendo trizas la tira de papel, yo soy yo, se dijo, y escribió en otra tira que había cumplido cien años [...] (p. 132)

Leticia Nazareno est un autre jalon de la vie du patriarche et il s'efforcera à préserver la mémoire de son amour pour cette femme parce que l'oublier équivaudrait à s'oublier, à se perdre :

[...]escribía los suspiros en las tiras de memoriales amarillentos que enrollaba como cigarrillos para esconderlos en los resquicios menos pensados de la casa donde sólo él pudiera encontrarlos para acordarse de quién era él mismo cuando ya no pudiera acordarse de nada, donde nadie los encontró jamás cuando inclusive la imagen de Leticia Nazareno acabó de escurrirse por los desagüeros de la memoria y sólo quedó el recuerdo indestructible de su madre Bendición Alvarado [...] (pp. 134-135)

Avec ses notes de mémoire, le général se construit une sorte de bibliothèque de son vécu pour lutter contre l'oubli, mais il s'avère qu'il ne pas fils de l'écriture, mais de l'oralité : le bâtard qui oublie tout, sauf sa mère, pour lequel le mot écrit n'est pas un contrepois à

¹ C'est d'ailleurs le seul nom propre attribué au patriarche et il apparaît une seule fois dans le roman.

l'oubli. Il est légende moins qu'histoire¹. L'oubli de soi-même se parachève, pour le président, au moment où il oublie Leticia Nazareno, ce qui représente l'oubli complet sur le plan personnel.

Méconnu par tous et par soi-même, se refusant l'existence dans une temporalité chronologique, du vrai et du vécu, le patriarche se refuse en effet l'accès à l'histoire, c'est-à-dire à la préservation de la mémoire. Oublié par tous et s'ayant oublié soi-même, il ne peut trouver de meilleure place que dans le temps et dans l'espace de l'oubli : la mort, seule preuve tangible de son existence :

[...] *un anciano sin destino que nunca supimos quién fue, ni cómo fue, ni si fue apenas un infundio de la imaginación, un tirano de burlas que nunca supo dónde estaba el revés y dónde estaba el derecho de esta vida que amábamos con una pasión insaciable que usted no se atrevió ni siquiera a imaginar por miedo de saber lo que nosotros sabíamos de sobra que era ardua y efímera pero que no había otra, general, porque nosotros sabíamos quiénes éramos mientras él se quedó sin saberlo para siempre con el dulce silbido de su potra de muerto viejo tronchado de raíz por el trancazo de la muerte, volando entre el rumor oscuro de las últimas hojas heladas de su otoño hacia la patria de tinieblas de la verdad del olvido [...]* (pp. 270-271)

Texte de référence

García Márquez, Gabriel, *El otoño del patriarca*, Barcelona, Plaza & Janes, S.A., 1975

Bibliographie

Abad Montesinos, Jaime, *Poder, eternidad y dictadura: el Otoño del Patriarca de García Márquez. Notas para una lectura* in « Cuadernos del Hipogrifo » Revista de Literatura Hispanoamericana y Comparada, no. 2/2014

Apuleyo Mendoza, Plinio, *El olor de la Güayaba. Conversaciones con Gabriel García Márquez*, Grupo Editorial Norma, Bogotá, 2005

García Márquez, Gabriel, *La soledad de América Latina. Discurso de aceptación del Premio Nobel 1982*, in « Educere », num. Enero-Abril, 2014, pp. 167-170.

Gonzales Echeverria, Roberto, *The Voice of the Masters. Writings and Authority in Modern Latin American Literature*, UTP, Austen, Texan, 1985

Herrera Montero, Bernal, *La soledad y el tiempo en Gabriel García Márquez* in « Filolo Y Línguís », no. 4(2), 1978, pp: 1-15

¹ Dans notre vision, la légende se lie à l'oralité, tandis que l'histoire est écrite.

Lévi-Strauss, Claude, *Mythe et oubli* in « Le regard éloigné », Plon, Paris, 1983

Moreno Turner, Fernando, *La madre del dictador. Otra lectura para « El otoño del patriarca »* in « Meridional », Revista Chilena de Estudios Latinoamericanos, Número 6, abril 2016, pp. 13-35

Palencia-Roth, Michael, *El círculo hermenéutico en « El otoño del patriarca »* in « Revista iberoamericana », no. 128-129/1984